

mémoire

Les Cahiers d'Afrique du Nord —

plurielle

L'art théâtral était très aimé en Algérie



Ici l'opéra municipal d'Oran, vu par Charles Brouty.

N° 62 – mars 2010. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Éditorial Jeanine de la Hogue	3
Albert Camus Jeanine de la Hogue	4
Le cavalier rouge Marie-Claire Micouleau	7
Pétrus Borel, le Lycanthrope Odette Goinard	12
La Bayadère de l'opéra Albert Bensoussan	17
90 B Alain Amato	19
Ma ville natale Claudine Périer	24
Marcello-Fabri. Passeur entre deux rives Annie Krieger-Krynicky, Maurice Lethurgez et Simone Rinaudo	26
Une herborisation littéraire : <i>Les feuilles de la sagittaire</i> , par le docteur Charles Nicolle Annie Krieger-Krynicky	33
Fanny Colonna : Le Meunier, les moines et le bandit Évelyne Caduc	37
Repères bibliographiques Jeanine de la Hogue	39

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 62.

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél./Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue.

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Jacqueline Gemaehling, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Réalisation : Emmanuel

Impression : Promoprint.

Abonnement annuel à *Mémoire plurielle* : 20 €. Vente au numéro : 7 €.

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : 6 €.

Membre donateur : à partir de 15 €. Membre bienfaiteur : à partir de 30 €.

© Mémoire d'Afrique du Nord

www.memoireafriquedunord.net

Une renaissance

Jeanine de la Hogue

Notre association, et par contrecoup notre revue, a subi les inconvénients des diverses « incommodités » qui ont affecté notre équipe. Grâce au courage et à la compétence de cette même équipe, la revue a pu voir le jour. Tout le monde y a mis du sien et l'équipe est de nouveau soudée.

Nous avons lancé en même temps un SOS financier auquel ont vivement répondu, et nous les en remercions bien vivement, nos amis de l'association qui ont ainsi marqué leur attachement à ce que nous faisons. Il nous a paru que notre recherche de la qualité ne correspondait pas toujours avec le versement d'une juste indemnité. Nous engageons vivement nos amis à se mettre en règle avec leur abonnement. Le soutien financier nous est indispensable pour maintenir notre présence et nous sommes d'autant plus reconnaissants à tous ceux qui nous ont aidés en dépassant les limites. Cet apport va nous aider à passer un cap très important.

Cette année nous n'avons pu avoir d'activités. La malchance nous a poursuivis et nous n'avons même pas pu faire notre repas annuel. Mais nous espérons vraiment nous rattraper cette année et il nous faut prévoir de nous réunir autour de tables sympathiques pour discuter d'intéressants sujets ou d'écouter de talentueux conférenciers. Nous avons le projet de participer à la sortie organisée par Odette Goinard au château de Vandœuvre.

En attendant voici votre revue, toute nouvelle et toute fraîche, depuis le souvenir d'un homme étonnant et courageux, le capitaine de Bournazel, un savant Charles Nicolle qui nous a délivré du typhus, un écrivain original, Petrus Borel que ses contemporains ont surnommé le Lycanthrope sans que l'on sache exactement ce que venait faire ici le loup ! Nous sommes heureux que Camus n'ait pas pu nous échapper en cette année d'anniversaire. La poésie nous fait visite aussi. Ainsi qu'un homme fort intéressant qui a touché à tout fort habilement Marcello-Fabri. Deux créateurs de nouvelles nous ont fait l'amitié d'écrire dans nos colonnes. Ils nous ont confié leurs émois d'adolescents. L'analyse d'un livre qui parle de l'Aurès au XX^e siècle complète notre revue comme le fait notre chronique des livres, un peu plus courte mais toujours informative.

Albert Camus

Jeanine de la Hogue

**Algérie c'était son pays, il en parlait
Le rire au coin des lèvres.
Beaucoup d'amour pour sa Méditerranée
Et quant à la justice, c'est sa mère
Réellement qu'il a préférée, l'aimant
Tout simplement comme on aime dans le soleil.**

**Champion de l'absurde, philosophe,
Avec trop de talent et de charme, il a souffert.
Mais si le Nobel était là pour l'honneur,
Un destin tragique l'avait déjà marqué
Sans même lui laisser le temps d'être heureux.**



Ci-dessus :
Le Mythe de Sisyphe.
Revers de A. Guzman.

Ci-dessous :
Camus, par Belmondo.

Photos tirées du livre
Les Médailles d'Algérie,
par Philippe Escande.



« J'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis et je n'ai jamais séparé, dans mon amitié, aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. Bien que j'y aie connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie, de la création, et je ne puis me résigner à la voir devenir, pour

longtemps, la terre du malheur et de la haine. »⁽¹⁾

Ces phrases sont, j'en suis sûre, l'expression absolument réelle de ce qu'a pensé Albert Camus. En cette année anniversaire de sa mort, on a beaucoup parlé de l'écrivain et chacun a donné son opinion. Alors que déjà deux bio-

1. In *Chroniques algériennes. 1945-1958*. Gallimard.

graphiques avaient été écrites, celles d'Herbert Lottman⁽²⁾ et de Olivier Todd⁽³⁾, une troisième biographie⁽⁴⁾ celle d'Alain Vircondelet donne un point de vue assez original sur cet homme qui a réussi à faire parler de lui en bien comme en mal, qui a réussi à susciter des opinions parfaitement opposées. Et même à provoquer chez ceux qui avaient toutes les raisons de ne pas l'aimer, un sentiment d'affection. Sa nature, profondément honnête,

2. *Albert Camus*, le Seuil, 1985.

3. *Camus, une vie*, Gallimard, 1996.

4. *Camus, fils d'Alger*. Fayard, 2010, 19,90 €.

sincère, a forcé l'admiration. Son talent littéraire n'aurait pas suffi à lui assurer de pareils sentiments. On connaît même un *dictionnaire Albert Camus* (Robert Laffont) qui permet d'approfondir la vie, le caractère, le talent de cet homme protégé. Je m'en voudrais de donner une opinion sur lui mais j'aimerais citer quelques mots qui, je pense, le définiraient soit sur ce que l'on a pu écrire sur lui, ou à son propos, ou ce qu'il a écrit lui-même. Il s'agit de deux lettres, l'une de son instituteur Louis Germain, l'autre de Camus lui-même à propos de son Nobel. ■

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci, avant de venir vous parler de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Albert Camus

Alger, ce 30 avril 1959

Mon cher petit,

Adressé de ta main, j'ai bien reçu le livre Camus qu'a bien voulu me dédicacer son auteur Monsieur J.-Cl. Brisville.

Je ne sais t'exprimer la joie que tu m'as faite par ton geste gracieux ni la manière de te remercier. Si c'était possible, je serrerais bien fort le grand garçon que tu es devenu et qui restera toujours pour moi « mon petit Camus ». Je crois donc bien connaître le gentil petit bonhomme que tu étais, et l'enfant, bien souvent, contient en germe l'homme qu'il deviendra. Ton plaisir d'être en classe éclatait de toutes parts. Ton visage manifestait l'optimisme. Et à t'étudier, je n'ai jamais soupçonné la vraie situation de ta famille. Je n'en ai eu qu'un aperçu au moment où ta maman est venue me voir au sujet de ton inscription sur la liste des candidats aux Bourses. D'ailleurs, cela se passait au moment où tu allais me quitter. Mais jusque-là tu me paraissais dans la même situation que tes camarades. Tu avais toujours ce qu'il te fallait. Comme ton frère, tu étais gentiment habillé. Je crois que je ne puis faire un plus bel éloge de ta maman.

Je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant : le droit de chercher sa vérité. Je vous ai tous aimés et crois avoir fait tout mon possible pour ne pas manifester mes idées et peser ainsi sur votre jeune intelligence. Lorsqu'il était question de Dieu (c'est dans le programme), je disais que certains y croyaient, d'autres non. Et que, dans la plénitude de ses droits, chacun faisait ce qu'il voulait. De même, pour le chapitre des religions, je me bornais à indiquer celles qui existaient, auxquelles appartenaient ceux à qui cela plaisait. Pour être vrai, j'ajoutais qu'il y avait des personnes ne pratiquant aucune religion.

Mon cher petit, j'arrive au bout de ma quatrième page : c'est abuser de ton temps et te prie de m'excuser. Sache que, même lorsque je n'écris pas, je pense souvent à vous tous.

Germain Louis

Le cavalier rouge

Marie-Claire Micouleau

Pour évoquer Henri de Bournazel, il n'est pas de meilleurs mots que ceux de sa dernière citation, avant de parler de lui d'une manière plus familière. Voici un extrait de ce texte : « *Magnifique officier dont les exploits légendaires au Maroc ne se comptent plus. [...] Le 28 février 1933, à la tête de ses goums et de ses partisans, s'est intrépidement lancé à l'assaut du Bou Gafer, dernier fortin des dissidents ; est tombé mortellement frappé au moment où il atteignait son objectif...* ».

« Partisans », « dissidents », des noms qu'il faut replacer dans leur contexte historique. Sinon, ils donnent des arguments spécieux aux contemporains du « colonialisme » qui voient dans l'œuvre de pacification menée par Lyautey, une volonté de conquête définitive du Maroc par la France.

Il est vrai que les nations européennes croyaient ou feignaient (pour certains) de croire à leur « mission civilisatrice » envers les pays en voie de développement.

Or Lyautey, qui n'était pas un colonisateur, prévoyait que, disait-il, « *et je le crois comme une vérité historique, dans un temps plus ou moins lointain, l'Afrique du Nord, évoluée, civilisée, vivant de sa vie autonome, se détachera de la métropole. Il faut qu'à ce moment-là – ce doit être le suprême but de sa politique – cette séparation se fasse sans douleur, et que les regards des indigènes continueront à se tourner avec affection vers la France.* »

Auparavant, il faut bien pacifier le Maroc : les tribus se déchirent entre elles. Les « djouch » pillent et assassi-

ment, ils dépouillent les caravanes, enlèvent les troupeaux au pâturage, s'emparent d'otages pour en tirer des rançons. Leurs « exploits » ne sont qu'industrie lucrative qui leur rapporte de copieux butins. Les pachas se livrent entre eux à des conflits incessants et refusent l'autorité du sultan.

Il fallait mettre de l'ordre et, pour cela, donner sa place à une dynastie pérenne et reconnue, qui permît au Maroc pacifié et modernisé d'entrer dans l'indépendance sans trop de douleur.

C'est au sein d'une race bien française de grands seigneurs nobles, durs mais sans cruauté, exigeants mais donnant l'exemple et doués de ce rayonnement qui anima les de Lattre, les Leclerc, les Lyautey, que naquit Henry-Marie-Just de Lespinasse de Bournazel, le 21 février 1898, à Limoges. Son père, officier de cavalerie, y tenait garnison. Comme ses trois sœurs, il fut ballotté de ville en ville au gré des commandements de son père et ne regagnait le château familial

en Corrèze que le temps des vacances. Toute la famille se retrouvait souvent aussi au château de Malle, près de Bordeaux, propriété des Lurs-Saluces, famille de la grand-mère d'Henry, née Adélaïde de Lurs-Saluces, devenue par son mariage, comtesse d'Auzac de Campagnac.

Après l'école de Saint-Louis de Gonzague où il était externe – son père ayant été appelé à Paris, au ministère de la Guerre en 1908 – Henry va se retrouver interne à Dijon dans cette école Saint-François-de-Sales, fondée par son grand-oncle le chanoine Christian de Bretenières⁽¹⁾. Le chanoine Christian était généreux mais autoritaire. « *On ne fera jamais rien de cette mazette !* », disait-il de son petit-neveu, air timide, cheveux blond-pâle, regard bleu...

Il n'avait pas vu clair au début, car quand la guerre éclate, Henry brûle de servir. Mais il n'a que seize ans et il doit passer son baccalauréat qu'il obtient en 1915 à Dijon.

« *Pourvu qu'on ne supprime pas le concours d'entrée à Saint-Cyr.* », pense-t-il. De fait il entre à Sainte-Geneviève-de-Versailles qui prépare à Saint-Cyr. Mais il veut s'engager : cinq de ses oncles sont déjà tombés au champ d'honneur. Rester inactif lui pèse. Son

1. Son frère, Just de Bretenières, missionnaire en Corée y avait été supplicié et assassiné lors d'une révolution de palais qui se déchaîna contre les missions catholiques. La dépouille mortelle du martyr fut rapatrié en 1911 grâce à son frère Christian, et enseveli dans l'hôtel des Bretenières à Dijon.

père est appelé au commandement du Premier régiment de Chasseurs d'Afrique, pour l'armée de Salonique. Il va finir par accorder à ce fils unique l'autorisation de s'engager au 4^e régiment de Hussards. Il se ronge d'ennui au dépôt de Brissac et décide de passer les deux examens de mathématiques et de philosophie qui lui permettront de se présenter à Saint-Cyr. L'échec de la grande offensive d'avril 1917 exige que les régiments comblerent leurs vides.

Henry arrive au front le 10 juin : « *Ma chère maman, je monte aux tranchées demain matin.* » Il n'y restera pas longtemps : atteint par la grippe espagnole, il est évacué à son grand désespoir. Puis, il rejoint son 4^e Hussards au sud de Cassel et en avant toute !

« *Figure-toi que j'ai dans mon peloton une grosse mule qui ressemble plus à un gros âne qu'à une mule, mais qui m'est fort précieuse, car elle porte un fusil-mitrailleur. Seulement la pauvre bête, en s'engageant dans la cavalerie, n'avait probablement pas songé qu'elle serait appelée à trotter. Donc ce malheureux animal fait des efforts désespérés pour se maintenir à la hauteur de ses camarades... elle a de plus très mauvais caractère. Elle n'aime pas qu'on la touche quand elle mange. Elle couche ses longues oreilles et vlan, un coup de pied de côté, pendant que sa petite queue de rat s'agite de droite et de gauche. C'est égal, c'est une bonne bête et elle est sûrement très fière d'être considérée comme un cheval.* »

À la veille de l'Armistice, il reçoit la Croix de guerre pour avoir cherché



Henry à cinq ans, à Malle, en costume d'un arrière-grand-père Lurs-Saluces.



Henry de Bournazel avec sa jument. Maroc, 1925.

Collection Madame de Bournazel.

toute une journée les nids de mitrailleuses allemands, dont il a réussi à reconnaître les emplacements exacts, s'approchant de l'un d'eux à moins de trente pas. La guerre est finie.

On se bat au Maroc, il demande à partir.

Il sera affecté au 17^e régiment de Spahis algériens.

« Je vous écris d'un bled appelé Gueldamane où je suis arrivé il y a huit jours avec mon peloton. Mon travail est d'assurer la sécurité des convois qui traversent la montagne. Le pays est de toute beauté. Ce sont les contreforts du Moyen Atlas et l'on a, en regardant vers le Sud, une série de hauteurs taillées à coups de hache, ayant presque toutes un sommet neigeux. J'ai été faire un tour avec mon fusil, tout seul dans la montagne. Des déluges sont tombés et il m'a fallu chercher un refuge sous un bouquet d'arbres. Je me suis assis et j'ai regardé longtemps la pluie tomber autour de moi {...} À une éclaircie je me suis levé, j'aperçois tout d'un coup un individu tête nue avec une carabine qui

courait vers moi. C'était mon ordonnance qui, partant à ma recherche, avait battu la campagne en tous sens, et c'est avec une joie d'enfant qu'il m'avait retrouvé. Il m'a engueulé parce que j'avais quitté le poste tout seul : "Si toi tué par Marocain, moi tué avec mon carabine", et il m'a ramené triomphalement au camp en me prenant mon fusil comme un prisonnier. »

Les combats s'enchaînent, barouds et guérillas du Rif en dissidence. Henry de Bournazel, à la tête de cent cinquante partisans *gzenaia* et de ses soixante-dix cavaliers charge en tête. Il est dès lors l'homme rouge, celui que les balles ne peuvent atteindre. Il garde sa vareuse rouge qui sert de point de repère à ses hommes et aux avions qui survolent le bled.

Il rentre en France et se marie le 25 octobre 1927 à Saint-Philippe du Roule avec Germaine Lahens, mariage où défilent toute la noblesse alliée aux Lurs-Saluces et les uniformes galonnés. Deux enfants leur naissent, Pierre en 1929 et Jean en 1930.

Mais Henry ne peut résister à l'appel de ce Maroc qui lui a déjà tant donné. Ce Maroc, qui n'est plus celui du Maréchal, a besoin d'achever sa tâche... sans Lyautey.

Il faut pacifier le Tafilalet et lui donner une nouvelle prospérité.

« Ici, je suis chef de chantier, je construis, je visite mon fief à cheval et je réponds à toute la paperasse dont je suis accablé. Mon bureau est dehors car ma guitoune est trop petite. Aussi, je gèle de froid le matin et le soir, le sable

m'entre dans les yeux et les oreilles... »

Le 24 janvier 1933, il écrit à ses parents : « *Je suis rentré hier d'une poursuite de "djich⁽²⁾" qui m'a tenu éloigné du Tafilalet pendant plusieurs jours, me faisant évoluer dans une région chaotique où mon infanterie a terriblement peiné.* »

C'est le Djebel Sagho où se réfugient les dissidents du sud, les Aït Khebach terriblement menaçants.

Aux obsèques du capitaine Melnoux à Bou-Denib, ses hommes remarquent le désarroi inattendu du capitaine de Bournazel.

« *On risque sa baraka un certain nombre de fois. Un jour, c'est la dernière, dit-il. Il paraît que je mourrai après que ma race sera assurée. Elle l'est. J'ai deux fils.* »

C'est l'attaque du Bou Gafer, un ravin, des pentes arides qui mènent à un premier ressaut, La Chapelle, puis une série d'éperons rocheux qui montent au Piton, échanuré en deux parties. Rien que des parois nues à gravir sous le feu des tireurs embusqués.

L'officier d'ordonnance du général Giraud, le lieutenant de Pothuau, est venu transmettre l'ordre formel de recouvrir d'une djellabah grise la fameuse tunique rouge décidément trop voyante.

2. Djich (djouch au pluriel) : les tribus qui pillent troupeaux et populations.



Collection Madame de Bournazel.

Henry, nu-tête, parle au général Giraud. 1932.

L'attaque se déclenche, colossale. La vague des goumiers déferle jusqu'au pied de la grande Roche. Les dissidents, camouflés, tirent sans discontinuer.

Bournazel, revêtu de gris, ne jalonne plus l'avance de ses hommes... Il tombe, blessé au ventre, son fidèle chaouch, mortellement atteint, les légionnaires entraînent le capitaine en le tirant sur les rochers vers le docteur Vial, le vieil ami qui assure les secours. Il est choqué, il a froid, il a mal malgré la morphine que lui a injectée Vial.

« *Ma pauvre maman !* »

Le dernier baroud.

« *Ainsi finit Henry de Lespinasse de Bournazel au milieu d'une phalange de héros qui partagèrent son martyre splendide* », écrira plus tard le docteur Jean Vial. ■

Bibliographie

- Médecin capitaine Jean Vial, *Le Maroc héroïque*, Hachette, 1938.
- Henry Bordeaux, *Henry de Bournazel*, Plon, 1935.
- Germaine de Bournazel, *Le cavalier rouge*, éditions France-Empire, 1979.

Pétrus Borel, le Lycanthrope

Odette Goinard

Surnommé le Lycanthrope (l'homme loup), Petrus Borel est, à notre époque, pratiquement inconnu. Il fit néanmoins partie du monde des Lettres. Son œuvre avait retenu l'attention des grands écrivains de son temps, mais elle est restée à peu près ignorée par la suite, bien que réhabilitée par les surréalistes. L'étude de sa vie révèle un être instable, tourmenté, sans cesse à la recherche de l'inaccessible. Ressentant l'appel d'une liberté sans limites, il était forcé d'accepter les contraintes de la vie, ce qui le rendait agressif, voire révolté contre son milieu.



© PMVP/Cl. Ladet.

Écrivain, poète, traducteur, mais aussi architecte et cultivateur, cet homme aux multiples facettes, a traversé la vie en romantique, connaissant de nombreux déboires, qui lui ont valu l'épithète de « poète maudit ».

C'est évidemment la seconde partie de sa vie passée en Algérie qui doit intéresser nos lecteurs, mais il n'est pas possible de passer sous silence ses

années de jeunesse en France qui lui ont permis de se faire connaître.

Ses ancêtres étaient originaires de Grand-Villard dans le Briançonnais, région belle mais rude. Son père, orphelin dès son enfance, avait été confié à son oncle maternel, Pierre Garnaud, commerçant à Lyon, dont il épousa la fille. Le couple donnera naissance à quatorze enfants, dont Petrus, le douzième, né le 30 juin 1809. Pour des raisons imprécises la famille s'installe à Paris en 1820. Petrus est mis dans une école religieuse, puis au Petit Séminaire de Saint-Roch où il acquiert un certain savoir littéraire. Dès l'âge de quatorze ans, il est placé par son père comme apprenti architecte à Melun, puis il entre dans l'atelier d'architecture d'Antoine Garnaud et un peu plus tard dans celui de Bourlat.

En 1829, après cinq ans d'apprentissage, il s'établit comme architecte à son propre compte. Mais cette formation ne correspond pas aux aspirations

romantiques du jeune homme qui délaisse cette profession pour fréquenter l'atelier du peintre Eugène Deveria. C'est là qu'il connaît les écrivains et artistes de l'époque : Victor Hugo, Charles Nodier, Sainte-Beuve, Musset, Vigny, Delacroix, David d'Angers.

Il fait partie d'un groupe d'amis, dont Théophile Gautier et Gérard de Nerval, qui, réunis autour du sculpteur Jehan Duseigneur, constitue « le Petit Cénacle ». Au sein de ce club, Petrus rayonne d'un certain éclat. Les compagnons font profession de foi contre la bourgeoisie et prétendent à leur façon bouleverser le monde. Ils soutiennent avec frénésie la première représentation d'Hernani au Théâtre Français le 25 février 1830.

Durant le temps de bouleversement politique que connaît la France en 1830, Petrus s'affiche comme farouche républicain. Pour lui, c'est le choix de la liberté à laquelle il tient par dessus tout. Il fréquente la Société des Amis du Peuple, groupe politique de gauche inspiré des idées socialisantes.

Durant l'été 1831, les amis du Petit Cénacle vont habiter une mesure, louée par Borel, rue Rochechouart au bas de la Butte Montmartre, baptisée « Le camp des Tartares », où ils mènent une vie naturaliste réprimée par la police. C'est là que le Lycanthrope compose son premier recueil de vers, *Rhapsodies*. *La Corse et Benoni* sont publiés dans *L'Almanach des Muses*, et *Heur et malheur* dans les *Annales romantiques*. La

même année il publie des *Stances sur les blessures de l'Institut* et *Le vieux capitaine* dans *L'Almanach des Muses*, *Barraou le charpentier*, légende antillaise dans *Le Mercure de France*. En 1833, il fait paraître une compilation de nouvelles très particulières : *Champavert, contes immoraux*. En 1836, il sort une remarquable traduction de *Robinson Crusoe*, de Daniel Defoe, encore éditée de nos jours. Les jeunes Républicains, dont Petrus est le chantre, sont affublés du sobriquet de « bousingos » mot désignant tout jeune homme féru d'idées politiques avancées, « gauchiste » dirions-nous aujourd'hui.

À vingt-quatre ans, fier de ses succès littéraires, il est l'homme dont on parle. Moments de gloire pour le Petit Cénacle. Cependant le groupe se disloque. Le Lycanthrope perd son âme. Fin 1834, lui naît un fils Justus, de son union illégitime avec Marie-Antoinette Claye, veuve de six ans son aînée, qui avait une fille Gabrielle, laquelle deviendra son épouse quelques années plus tard. Il décide de quitter Paris pour Le Baizil, coin retiré de Champagne, où il mène durant plusieurs mois une vie précaire, travaillant comme un laboureur, mais surtout se consacrant à la rédaction de son grand roman, *Madame Putiphar*, qui paraîtra chez Ollivier en deux volumes en 1839. En 1840, il s'installe avec sa famille dans une ferme à Asnières où il reçoit ses anciens amis du Cénacle et publie de nombreux articles et nouvelles.

De retour à Paris en 1844, il prend la direction de *Satan*. Il crée également la *Revue pittoresque* et son annexe *L'Âne d'or*. En 1845, il publie *Alger et son avenir littéraire* dans *L'Artiste*.

Sur la suggestion de Théophile Gautier, rentré d'un voyage en Algérie, et avec l'appui d'Émile et Delphine de Girardin, amis de Bugeaud, il prend la décision d'entrer dans l'Administration coloniale. Une nouvelle aventure commence. Il débarque seul à Alger le 25 janvier 1846, accueilli par quelques amis, dont Adrien Berbrugger⁽¹⁾.

Grâce à lui il pénètre facilement dans le milieu des Français d'outre-mer. Il prend ses fonctions comme inspecteur de la colonisation de deuxième classe. Bientôt il collabore à l'*Akhbar*, journal de langue française. Cependant il doit assumer les tâches qui lui incombent. Il rédige pour le compte du maréchal Bugeaud un certain nombre de textes au sujet de la colonisation ; il se déplace en Algérie, inspecte des villages récemment créés. Il est chargé d'inspecter la pêcherie de Sidi-Ferruch, installée par un simple particulier, ainsi que des immeubles composant une concession provisoire sur le site de Guyotville. De telles occupations ne l'empêchent pas de participer aux maigres distractions qu'offrent la ville d'Alger. En juin, il est rejoint par Marie-Antoinette Claye, Gabrielle et Justus.

Après la démission de Bugeaud en juin 1847, Borel est nommé inspecteur de la colonisation à Mostaganem. Le

2 septembre, il se marie avec Gabrielle Claye, dite Béatrix, âgée de dix-neuf ans, fille de sa maîtresse. Le 16 octobre, il fait acheter par madame Claye, devenue sa belle-mère, un terrain d'une superficie de trois hectares. Il y fera bâtir une maison baptisée « Le Castel de Haute-Pensée ». Dans le même temps, il publie, dans l'*Akhbar*, *Un Anglais en Afrique* et *Des Courses à Mostaganem*. Accusé de quelques manquements à ses fonctions, et sans doute victime d'une mauvaise querelle, il est destitué de ses fonctions le 12 juin 1848 par Frédéric Lacroix, directeur général des Affaires civiles d'Alger. Il vivra alors chichement du produit de ses terres et il adresse plusieurs demandes de réintégration au ministre de la Guerre. Le 15 décembre 1849, il est réintégré dans le corps des inspecteurs de la colonisation, envoyé dans le département de Constantine, chargé du pénitencier de Lambessa alors en construction. Là devaient être déportés certains des insurgés des journées de juin 1848, détenus jusqu'alors à Belle-Île. D'autres travaux le réclament : la fondation de trois villages dans la plaine de Tazzoult et un travail archéologique sur un étrange monument des environs de Batna, le mausolée du Medrachem. Il passe ses heures de repos à composer quelques poèmes. Cependant, séparé de sa jeune épouse restée à Mostaganem avec sa famille, il multiplie les démar-

1. Voir la biographie d'Adrien Berbrugger dans *Les Cahiers d'Afrique du Nord* numéro 15.



© BNF / Photothèque Hachette.

Pétrus Borel et son chien à Asnière
(gravure à l'eau-forte de Célestin Nanteuil).

ches pour retrouver son ancien poste. Il est toutefois nommé à Bône où il entre en fonctions le 9 août 1850. Il part deux semaines à Guelma pour la reconnaissance et la régularisation de propriétés urbaines et rurales ; il se rend également à Penthièvre, récent village d'émigrés, pour établir des rapports

sur des travaux déjà exécutés.

Le 16 août 1851, après un exil de deux ans, il finit par obtenir son retour tant souhaité à Mostaganem. Il y retrouve son ancien ami, Ausone de Chancel, qui y occupe les fonctions de sous-préfet. Nommé par décret maire de Blad-Touaria, nouvelle colonie agricole, il se révèle excellent administrateur. Toujours animé par ses idées romantiques, il emploie aussi bien les deniers publics que les siens pour sauver ses administrés de la faim et des fièvres.

En butte à l'hostilité de Gantès, nouveau sous-préfet, et de Louis Majorel, préfet d'Oran, Petrus se trouve privé de ses appuis. Bugeaud

est mort depuis cinq ans, Ausone de Chancel a été déplacé à Blida. Victime d'un mauvais procès, le Lycanthrope se retrouve seul, traqué. Les actions qu'il tentera ne réussiront point à le sauver. Il est révoqué définitivement de ses fonctions le 27 août 1855.

Le voici encore rendu par une espèce de fatalité à l'existence d'un paysan, aux travaux de la terre. En fait, il se trouvait à la tête d'une exploitation qui suffisait à l'entretien de sa famille et de sa domesticité, sa propriété s'étant agrandie. Ainsi peut-il vivre en autonomie presque complète, en véritable colon ayant cherché fortune loin de sa patrie. Le 14 avril 1857, peu après la mort de sa mère devenue folle, Gabrielle donne le jour à un fils, Aldéran.

Petrus a donc retrouvé une existence sereine. Le voici au port, à l'ancre. Pour se délasser, il écrit quelques poèmes. La mort, sans doute par insolation, le surprendra le 17 juillet 1859 dans son « Castel de Haute-Pensée ». Il a terminé sa vie tourmentée et est inhumé religieusement au cimetière de Mostaganem.

Après un court temps de veuvage, Gabrielle convolera en secondes noces

avec Victor Renard et partira vivre à Aïn-Temouchent. Quant à Aldéran, il traînera son existence en Algérie, de bureau en bureau ; ses fonctions d'interprète auprès de l'administration ne lui permettront jamais d'atteindre une situation enviable.

Ainsi se terminait en Afrique une singulière destinée. L'homme, à sa mort, était oublié depuis treize ans déjà sur sa terre natale. Quant à son souvenir, seuls de rares amateurs le conservaient en mémoire. Cependant celui-ci devait à nouveau ressurgir, notamment avec l'apparition du mouvement surréaliste. De grands noms ont entretenu à son endroit une étrange dévotion : Baudelaire, Flaubert, André Breton, Tristan Tzara, Louis Aragon. Ainsi se transmettra jusqu'à nous l'essentiel de ce que fut la vie de cet artiste, tiraillé entre ses idées idéalistes et leurs applications, souvent vouées à l'échec. ■

Bibliographie

- **Charles Baudelaire**, *L'Art romantique : réflexions sur quelques uns de mes contemporains*, Petrus Borel.
- **André Breton**, *Anthologie de l'humour noir*, Le Sagittaire, 1940.
- **Jules Claretie**, *Petrus Borel, le Lycanthrope*, René Pincebourde, 1865.
- **Jean-Luc Steinmetz** :
 - *Petrus Borel : un auteur provisoire*, Presses universitaires de Lille, 1986.
 - *Petrus Borel : vocation, poète maudit*, Fayard, 2002.
- **Gabriel Esquer**, *La vie algérienne de Petrus Borel, le Lycanthrope*,

numéro spécial de la revue *Simoun*, Oran, 1954.

- **Enid Starkie**, *Petrus Borel en Algérie*, Oxford B. Blackwell, 1950.

Principales œuvres

- *Rhapsodies* (poésies, 1832) ;
- *Champavert, contes immoraux* (nouvelles, 1833) ;
- *Robinson Crusoë* (traduction, 1833) ;
- *L'Obélisque de Louqsor* (pamphlet, 1836) ;
- *Madame Putiphar* (roman, 1839), réédition Phébus.

La Bayadère de l'Opéra

Albert Bensoussan

Partager l'émoi d'un jeune garçon, caché dans les coulisses de l'opéra, se laisser aller au plaisir subtil de l'évocation, c'est à cela que nous sommes invités aujourd'hui. Savourons ce moment de mémoire souriante, d'un souvenir aussi du répertoire musical, pas encore oublié.

Dès qu'on me parle d'opéra, je me transporte sur l'aile des aigles, au square Bresson, et là, tout devant, où se dressait l'olympienne façade de l'opéra d'Alger. Et si l'on me chatouille les oreilles, j'entends Coppelia, et revois, sur le plateau, ma Kitty dansant la gigue : une fameuse page musicale, que Léo Delibes écrivit expressément pour elle, ma gracieuse et mince ballerine qui avait deux qualités rares : de longues jambes caressantes et une absence de voix – une malformation du palais faisait qu'elle s'abstenait d'ouvrir la bouche. Si bien que je parlais pour deux quand nous nous retrouvions au foyer. Plus séducteur que le bellâtre capitaine des *Cloches de Corneville* qui, si souvent sur scène, faisait « trois fois le tour du monde » en séduisant toutes les mousmés, de l'Italienne à la Circassienne, en passant, certes, par l'Algérienne.

J'avais quinze ans et, deux ans durant, fus figurant sur la plateau de Portelli, notre auguste directeur, pâtissier de son état, et la plus belle boutique de la rue Bab-Azoun. La faute à (grâce à) Sylvain, qui était manutentionnaire en Basse Casbah, aux établis-

sements Zabulon Sebban, dont mon père assurait la comptabilité. Sylvain avait trouvé ce boulot pour boucler ses fins de mois : chef des figurants. Mais doué, vraiment, il fut le seul à faire monter un âne, du square Bresson sur le plateau de l'opéra pour figurer, dans *Carmen*, un mulétier sévillan et son attelage. Moi, dans *Carmen*, je n'avais d'yeux que pour Madame Anduran qui, en abattant la « carte impitoyable », zyeutait dans le coin du rideau cet éphèbe insolent qui souriait à ses défis virevoltants.

Ma préférée, néanmoins, restait Monique Florence, la seule dans *Thaïs la Courtisane* à jouer vraiment le jeu et donc, fin du premier acte, à laisser choir son manteau pourpre sur ses pieds nus, narguant Athanaël, le moine d'Alexandrie, de ses seins pointés et de son cache-sexe encore plus menu que le fil dentaire de nos naïades. Avec les autres, figurants et choristes, nous nous placions pudiquement dans les coulisses, car c'est de là qu'on avait la plus belle vue, callipyge à souhait. Mais non, tout cela n'est que vent de paroles, c'est de Kitty que je voulais parler.



Le corps de ballet, orgueil de l'Opéra. 1960.

Kitty Belle, ainsi l'appelais-je, était première danseuse du quadrille et, muette comme un ange, ainsi que déjà dit. Un figurant n'a pas grand-chose à faire que de surgir épisodiquement sur scène : ici une chaise qu'on déplace, là un flambeau qu'on brandit pour escorter Escamillo chez Lilas Pastia, jouant ici un contrebandier nonchalant au troisième acte, et un chulo de corrida, au quatrième acte de l'opéra de Bizet ; là un mini peloton d'exécution pour occire ce pauvre Mario Caravadossi qui, dans *La Tosca*, « meurt désespéré ». Alors le plus clair de mon temps d'« artiste » se passait au foyer, où nous attendions le retour des artistes, principalement des danseuses qui, dans un fou froufroutement, déboulaient sur les pointes dans l'ultime rond de jambes du quadrille. Et alors là, irruption d'une odeur de suée et de suint qui valait tous les enivremments. Kitty s'appuyait au piano de répétition où, pour ses beaux yeux, je poursuivais la ritournelle de Coppélius et elle me souriait du coin des lèvres, qu'elle

n'écartait jamais, contrairement à ses jambes. J'avais pour ma Bayadère un regard de merlan frit, et puis, m'enhardissant parfois, j'approchais la serviette éponge de son dos et tapotais sa sueur, avec son odeur de lait aigre qui me tournait la tête. Comme pour rire, je lui tendais la main et la remettait en course, au milieu du foyer, et elle, gracieusement, reprenait sa gigue, croisant les bras sur sa poitrine et tricotant des mollets, haut dressés sur les pointes.

Jusqu'à ce que Sylvain, qui en avait marre de mes simagrées, s'approche une bonne fois et me dise, *mezza voce* : « Arrête ton cirque, Albi (c'était mon nom d'artiste), ta Kitty c'est la maîtresse de... (ici le nom d'un ponte de l'opéra dont il convient de taire le nom). » Ah ce regard de tristesse ! « *Il est fini ce rêve heureux d'amour !* »... Ce fut notre dernier jour. Moi lâchant sa main... Ses longues jambes rejoignant la loge des danseuses, tout en haut des cintres, où s'enfuyait mon désir fou, et jamais je n'y accéderaï... ■

90 B

Alain Amato

Au sommet de l'immeuble, la terrasse surplombait Constantine. Accoudé au parapet ceinturant la plate-forme, Lulu Boréli, jeune adolescent de quinze ans, contemplait, tous les jeudis, le panorama grandiose de sa ville natale, dégringolant en gradins désordonnés, jusqu'au bord d'un précipice, au fond duquel coulait le Rhumel, ruisseau malingre l'été, fleuve tumultueux l'hiver. Nous étions en Algérie au début des années soixante. C'était l'époque des jeudis, sans classe pour les écoliers, mais jour de lessive pour la famille Boréli. Ainsi, de jeudi en jeudi et de lessive en lessive, Lulu vivait une immuable routine, à laquelle il participait parce que madame Boréli obligeait son fils à l'accompagner « là-haut », afin qu'il puisse profiter du grand air de la terrasse.

Vers huit heures, lorsqu'on sonnait à la porte de l'appartement du premier étage, madame Boréli accueillait Farida, la laveuse. Les deux femmes entamaient d'interminables salamalecs pendant lesquels Farida ôtait le voile de soie blanche qui lui masquait le visage, puis le haïk de coton noir qui la drapait de la tête aux pieds. Chrysalide musulmane, elle se dégagait d'une silhouette informe et anonyme pour se transformer en une jeune et belle femme d'une vingtaine d'années. Elle apparaissait alors en jupons. Selon les saisons, elle en portait plusieurs, juxtaposés comme des pelures d'oignons.

Pour le haut, elle était vêtue d'un caraco à bretelles qui laissait à nu ses épaules rondelettes. Elle avait un visage fin avec des yeux de gazelle soulignés de kohl. Deux scarifications tribales, en forme d'astérisques bleutés, oblitéraient son front et son menton.

Une écharpe de couleur verte, nouée sur la tête, dissimulait sa chevelure dont on ne distinguait que les racines brunes. Autour de son cou pendait un mince collier de verroterie blanche et rouge.

En dernier elle se déchaussait et dès lors ses pieds nus, colorés de henné, martelaient le sol en petits pas précis. Lulu, qui traquait avec les camarades de son âge la moindre pin-up en noir et blanc s'effeuillant avec parcimonie dans les colonnes des revues *Cinémonde* ou *Paris-Flirt*, reluquait avec de moins en moins d'innocence ce déshabillage coutumier.

Durant ces palabres, madame Boréli, préparait le café de la marque « Le Sphinx », torréfié par les frères Casala et des tartines de pain sur lesquelles elle étalait du beurre Lescure. Les deux femmes prenaient le petit déjeuner ensemble en continuant à papoter dans un jargon franco-arabe où

les phrases se chevauchaient au petit bonheur la langue. Elles se comprenaient, c'était le principal et tant pis pour l'Académie ! Après cette mise en train, le trio transportait vers la terrasse tout l'attirail nécessaire pour la grande lessive hebdomadaire : corbeille en osier tressé pleine à ras bord de linge sale, baquet en zinc destiné au lavage, bassine pour le rinçage, lessiveuse, planche à laver, cube de savon de Marseille, brosse en chiendent et pour les mouchoirs, la cuvette jaune en plastique Gilac, le plastique miracle de ces années-là.

Arrivée là-haut madame Boréli installait, à plat sur les fils à linge, une bâche pour protéger Farida des ardeurs du soleil. Celle-ci commençait par remplir d'eau le baquet qu'elle posait sur une caisse en bois ajustée à sa hauteur, pour qu'elle puisse laver sans se casser les reins. À ce moment-là, elle attaquait le blanc. Chaque pièce était passée au savon, frottée soit à la main, soit à la brosse si une tache était récalcitrante, puis atterrissait dans la bassine de rinçage. Après cette double immersion, Farida disposait le linge dans la lessiveuse.

Lorsque celle-ci était remplie, les deux femmes la descendaient dans la cuisine. Madame Boréli y mettait des paillettes de savon Le Chat, deux feuilles de laurier, un cube de bleu destiné à raviver le blanc et juste ce qu'il fallait d'eau afin d'éviter tout débordement au moment du bouillonnement. Aux alentours de dix heures du matin,

tandis que le linge bouillait, madame Boréli donnait à Farida une omelette de pommes de terre accompagnée de fromage en portion. C'était l'époque où La Vache qui rit et La Vache sérieuse se livraient à une guerre adjectivique qui finirait mal pour la vache aux étiquettes bleues.

Après la pause casse-croûte Farida attaquait les couleurs. Au cours de la matinée, quand la laveuse vidait une bassine, c'était un moment de plaisir. L'eau si précieuse en ces contrées submergeait la terrasse aux tomettes rouges à la manière d'une marée. Après s'être étalée sur toute la surface, l'onde refluit lentement vers la grille de vidange. L'eau ainsi déversée apportait une fraîcheur passagère. Il y avait aussi les séances d'essorage, surtout pour les lourds draps blancs qu'il fallait tordre à deux.

Le trop plein d'eau dégoulinait alors sur les jambes et les pieds donnant l'impression d'une pluie d'orage éclaboussant le sol. Lulu, embauché pour aider les deux femmes à étendre le linge encore humide et bien frais, aimait les regarder s'affairer en ombres chinoises plaquées par le soleil sur les draps affalés le long des fils. La lessive se terminait vers midi.

Un rituel se déroulait alors dans la salle à manger face au carillon Big Ben acheté dans les années quarante rue de France, chez le bijoutier Elbèze. En duo, les deux femmes comptaient les heures de présence sur leurs doigts, l'une en français, l'autre en arabe. Une



Mauresque dans sa galerie.

fois tombées d'accord, maman Boréli payait Farida qui partageait son gain en deux parts, l'une qu'elle enfouissait dans une poche cousue à l'intérieur de son jupon, l'autre qu'elle glissait dans son couffin et qui était destinée à son vieux mari âgé de plus de soixante ans. Celui-ci l'attendait comme d'habitude à la sortie de l'immeuble où il récupérait sa part, l'enfouissait dans son bur-nous blanc puis s'en allait l'air détaché, les mains derrière le dos, toujours à l'opposé du chemin que prenait Farida, et sans avoir échangé la moindre parole avec sa femme.

Nous étions donc un jeudi. Un jeudi de juin. La température montait en puissance et pour mieux la supporter,

Lulu s'était mis en short et en maillot de corps. Accoudé au parapet de la terrasse, il observait sa ville qui grillait au soleil. Les hirondelles trissantes voltigeaient vertigineusement au-dessus du quartier. Tout près, des cigognes qui se tenaient immobiles au milieu de leurs nids imposants, pointaient leurs longs becs rouges vers le ciel pour craqueter.

Par intermittence parvenaient les percussions lointaines d'une darbouka invisible qui rythmait l'onomatopée « des-figues-et-des-dates-des-figues-et-des-dates » que l'on prête traditionnellement aux sonorités de cet instrument. La rumeur assourdie du marché de la place des Galettes toute proche parvenait jusqu'à la terrasse.

Exceptionnellement, madame Boréli venait de s'absenter au milieu de la matinée à cause d'un rendez-vous chez son dentiste.

Lulu se détourna du paysage et regarda Farida. Elle frottait le linge en chantant une complainte kabyle. La bouche charnue de la jeune femme fredonnait un *Laï-La Laï-La*, chantonné doucement sur plusieurs tonalités. La moindre éclaboussure tombant du baquet s'écrasait sur les tomettes surchauffées par le soleil en dessinant d'éphémères figures abstraites qui s'évaporaient rapidement. Lulu remarqua que les bretelles du caraco commençaient à glisser lentement le long des belles épaules nues de Farida et que celle-ci, absorbée par son travail et sa complainte, semblait ne pas s'en apercevoir. Bientôt, le haut de la poi-

trine apparut. Et plus Farida frottait et chantonait, plus le caraco coulait le long des épaules vers les avant-bras, dénudant petit à petit son buste. Lulu était fasciné par l'apparition de ces formes féminines qu'il découvrait en même temps qu'elles se découvraient.

La jeune femme, s'apercevant de sa nudité, loin de remonter son vêtement, resta telle quelle. S'arrêtant de laver et de chanter, elle sourit à Lulu. Le temps se figea sur la terrasse surchauffée. Mais, pour couper court à cette situation scabreuse, Farida plongea ses mains dans l'eau de lessive et arrosa Lulu qui lâcha prise sous cette aspersion intempestive. Il lui lança à son tour de l'eau et, comme des enfants, ils s'arrosèrent mutuellement. La douche rafraîchissante calma leurs ardeurs.

Au sommet de l'immeuble, la terrasse surplombait la ville, mais Lulu rêvait maintenant de découvrir d'autres paysages.

J'avais perdu de vue cet ami d'enfance à l'époque de l'indépendance de l'Algérie. Le tragique exode nous avait tous dispersés au hasard. Un été où j'étais en vacances dans le Var, je me rendis au marché du Luc qui se tient le vendredi. En traversant la place de la République bordée d'immenses platanes, je reconnus Lulu. Il siégeait au milieu d'un stand à la



Terrasses de Constantine.

façon d'un Pacha qui aurait trôné au cœur de son harem. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, émus jusqu'aux larmes, tant les plaies de nos séparations ne se referment pas. Lulu m'invita à le rejoindre. Il me fit asseoir derrière son étal et nous partageâmes une féconde « tchatche ». Tout en gardant un œil sur la clientèle, il me relata cette anecdote qui fut à l'origine de sa vie professionnelle. En effet, cette première paire de seins vue sur une terrasse ensoleillée de Constantine avait déclenché chez lui une vocation telle que mon Lulu était devenu vendeur ambulant de soutiens-gorge sur les marchés du sud de la France ! Il baladait sur les routes, jusqu'au plus reculé des hameaux, une armée de bonnets vides qui n'attendaient qu'à soutenir, garnir, embellir la poitrine de ces dames. Posés minutieusement tout autour de lui dans des boîtes en bois couleur acajou, il disposait de la plus petite des tailles, destinée à abriter un duo de cerises, jusqu'aux tailles propres à soutenir

une paire de pastèques. Et, dans des coloris sensuels, chair saumonée, blanche colombe, noir érotique, rouge provocant, bleu romantique... Lulu Boréli sachant que j'écrivais s'était imaginé que son histoire pouvait m'intéresser. Il avait raison. Par curiosité, je lui demandais ce qu'était devenue Farida à la suite de ce torride jeudi de juin. Lulu me raconta que les semaines suivantes, sa mère ayant toujours été présente, il n'avait plus jamais eu l'occasion d'être en tête à tête avec Farida. Puis quand vint l'automne, les laveuses de Constantine reçurent l'ordre du F.L.N. de ne plus aller travailler chez les Français sous peine d'être égorgées. Dans le même

temps, le mari de Farida fut arrêté au cours d'une rafle. Un policier lui demanda s'il possédait des grenades. Le vieil arabe répondit oui. Traîné à son domicile pour une perquisition, la police trouva bien dans la cuisine des grenades. Mais ce n'était que les fruits du grenadier. Et le vieil homme fut arrêté pour s'être moqué de la police ! Profondément choqué par cet incident et, de plus, sa femme n'ayant plus de travail, le couple quitta la ville pour s'en retourner dans leur mechta d'origine et on les perdit de vue.

En nous séparant, Lulu m'affirma, autant par la parole que par le geste de ses paumes : « *Et je peux te dire que Farida, elle faisait un bon 90 B* ». ■



Dessin de Charles Brouty.

Ma ville natale

Claudine Périer

*Dans le bled algérien il est un coin charmant
Où coule le Chélif aux abords de la ville.
J'y suis née, au début d'un été flamboyant,
J'ai vécu neuf années au sein d'Orléansville.*

*Ceux qui n'ont pas connu les étés de là-bas
Ne peuvent imaginer toute la féerie
Des lumières et des sons dispersés çà et là,
Dont on peut s'imprégner jusqu'à la griserie.*

*Le soleil au zénith est un éblouissement,
Sous ses ardents rayons tout sommeille ou repose,
Pas le moindre zéphyr sous le ciel accablant,
Aucun son ne parvient des fenêtres mi-closes.*

*Mais lorsqu'après sa course, en un dernier essor,
L'astre se meurt enfin dans une apothéose,
Embrasant l'horizon, paré de pourpre et d'or,
L'appel du muezzin met un terme à la pause.*

*Du haut d'un minaret, l'homme invoquant son dieu
Invite les fidèles à la sainte prière ;
Sa voix va crescendo pour atteindre les cieux
Et parcourt d'un frisson la plaine toute entière.*

*Enfin c'est le réveil dans le jour déchirant
Les persiennes de bois claquent sur les façades.
Des seaux d'eau sont versés sur les trottoirs brûlants,
La jeunesse en chantant parcourt les promenades.*

*Joyeux, on s'interpelle, on discute au café !
La garnison défile, avec musique en tête
Semant dans la grand-rue une franche gaieté.
Le peuple cocardier applaudit à la fête !*



Cigognes au bord du Chélif.



Orléansville, la mosquée.

*Comment décrire enfin le fantasme des nuits,
Mêlant le chant strident des grillons enivrés
Et, de quelques nomades attardés près des puits,
Le rythme lancinant des lentes mélodées.*

*Pourtant j'ai dû quitter tous ces simples bonheurs
Pour habiter Alger la blanche capitale ;
Je ne devais jamais oublier les senteurs
De musc et de jasmin de ma ville natale.*

*J'ai peine à évoquer les souvenirs d'antan,
Ils s'effeuillent un à un, comme les fleurs fanées,
Pour me conter mes joies et mes chagrins d'enfant,
Les amitiés perdues, au cours de tant d'années.*

Orléanville.
Rue d'Isly.
Les Nouveaux Quartiers.

Claudine Périer

Repères présentés par
son amie Hélène Boutigny.

- Naissance à Orléanville (230 kilomètres d'Alger).
- Brillantes études de piano, lauréate de l'École des Beaux-Arts d'Alger.
- Au moment où Alger devient capitale de la France libre en 1942, elle est engagée aux Services civils du ministère de l'Air.
- À la libération de la France, elle prend le bateau Batory et rejoint le Ministère, à Paris, en 1944.
- De nouveau à Alger de 1945 à 1962.
- À l'indépendance de l'Algérie en 1962, chef du personnel au Ministère, à Paris.
- Elle s'occupe activement d'aider les rapatriés d'Algérie. Présidente de l'association L'Algérienne, du XV^e arrondissement de Paris,



devenue Cercle des anciennes provinces françaises d'Algérie.

- Nombreuses rencontres amicales avec elle dans des réunions depuis le 26 mars 1967 à la Madeleine, au cours de l'hommage rendu chaque année aux victimes du 26 mars.
- Départ en région toulousaine chez ses neveux jusqu'à son décès en 2009. Sa nièce, madame Mandeville nous a donné l'autorisation de publier l'un des poèmes qu'elle a écrits.

Marcello-Fabri

Passeur entre deux rives

Annie Krieger-Krynicky, Maurice Lethurgez et Simone Rinaudo

Il nous est agréable, dans ce numéro, de rendre hommage à un écrivain dont la personnalité a marqué son époque et qui vient de faire l'objet d'un « devoir de mémoire », rendu par un compositeur, Marcel-Henri Faivre, plus connu sous le nom de Mario Faivre et de son épouse Denise, à l'égard de l'œuvre d'un père, le poète Marcello-Fabri. Ce livre⁽¹⁾ est aussi celui de l'amitié qui lie Simone Rinaudo, présidente de l'association « Les amis de Marcello-Fabri », Annie Krieger-Krynicky et Maurice Lethurgez que Mario Faivre et Denise ont souhaité associer à ce devoir de mémoire. Ces quelques extraits de ce livre important donneront une idée de ce que fut cet homme, écrivain, poète, peintre, à l'œuvre de grand talent et qui fut aussi un homme d'affaires avisé. Nous n'avons pas voulu signifier la part de chacun dans cet hommage, préférant ainsi associer étroitement les trois amis au fils de Marcello-Fabri et à son épouse.



J. L. H.

1. *Marcello-Fabri. Passeur entre deux rives*, par Annie Krieger-Krynicky, Maurice Lethurgez et Simone Rinaudo, aux éditions Gazelle.

Le livre dont nous voulons parler n'est pas une biographie mais des moments de sa vie, nécessaires à la compréhension de son œuvre. Cela signifie que ce n'est pas seulement l'homme qui compte ici, pour lui-même, mais ses ouvrages, seuls témoignages de sa pensée, au fil des publications, même si certaines ne seront éditées qu'après son décès, grâce à la foi et l'amour de son épouse Geneviève. C'est donc un certain parcours de l'œuvre fabrienne que nous vous proposons, par lequel nous tenterons de pénétrer au cœur du système poétique de Marcello-Fabri, système qu'il a patiemment édifié, sans jamais lui donner, d'ailleurs, une forme dogmatique.

Notre contribution repose sur deux préoccupations essentielles : privilégier d'une part la parole de l'auteur et les données de son épouse à travers ses *Notes et Souvenirs*, et permettre d'autre part une meilleure compréhension du monde symbolique et mythique dans lequel il nous introduit.

Marcello-Fabri, fut un poète et s'il écrivit aussi des pièces de théâtre, des romans et des essais, s'il créa deux revues, c'est en poète et rien d'autre qu'il le fit. Il fut un homme particulièrement engagé dans la vie sociale, un homme, porteur d'un projet : « Le Grand Plan », témoignage, s'il en est un, du profond humanisme qui l'habitait.

Puisse ce livre briller, en ces temps où l'impermanence est souveraine, où le présent se vit comme déraciné de

son passé, où seuls comptent l'immédiat du vécu et l'instantané de l'information, comme une petite « luciole » – ce mot si cher à Mario Faivre – dans les ténèbres menaçantes de l'oubli.

Imaginons Marcel Louis, enfant, à Miliana, dans cet environnement, à Cherchell, au bord de la Méditerranée, cette ancienne cité romaine (Caesare Augusta), où tous les conquérants ont érigé, grâce à ses carrières de marbre, temples, théâtres, statues.

Imaginons les nuances de la mer, de la campagne, la qualité incomparable du ciel algérien, son soleil qui exalte les formes, les couleurs, et modèle, au cours de la journée, cette diversité des jeux de la lumière, sensuellement offerts au jeune Marcel Louis Faivre. Les ruines, par son père, lui parlent alors de Jugurtha, ce symbole dont tant d'écrivains algériens s'empareront, de l'Antiquité à nos jours.

Ces ruines lui parlent de la vie, de la mort, de tous ces cycles observables dans le monde minéral, végétal, animal, lesquels suscitent en l'être humain, cette dualité terrible entre la chair et l'intellect et qu'adolescent, déjà poète, il apprendra à vivre, puis à comprendre et, lentement à spiritualiser. Et cette sagesse, que peu à peu il élabore, il la nommera « autosophie », un véritable instrument de connaissance auquel il donnera une forme esthétique : « le synchronisme ».

À quinze ans, à la mort de son père, il quitte l'école bien que brillant élève,

Bibliographie

Poésie

- *Hallucinations*. Alger, éditions de l'Imprimerie Algérienne, 1909.
- *L'Homme qui devient Dieu*. La Plume, 1912.
- *Six poèmes synchroniques suivis de la Messe d'Art* (thème pour chorégraphie). Povolosky et Cie, Paris, 1922.
- *Les chers Esclavages*. La Cité Nouvelle, 1938, préface de Marcello-Fabri. Paris E.L.F., 1947, préface de Marcello-Fabri. Éditions La Porte du Sud, 1989, préface de Jacques Soustelle.
- *De l'île déserte*. La Cité Nouvelle, 1937.
- *Cryptogrammes pour civilisés demeurés sauvages*. La Cité Nouvelle, 1947.
- *Notre Dame de la Chair*. Éditions Hautefeuille, col. Caractères, 1958.

Théâtre

- *La Folie de l'homme* (thème pour chorégraphie). Édition du Carnet critique, 1919. Mercure de France, 1946
- *Le Génie camouflé*. Manuscrit de 1925.
- *L'Homme aux cent deniers* (conte pour être filmé). Éditions de l'Âge Nouveau. Non daté.
- *Jugurtha* (conte pour être filmé). Éditions de l'Âge Nouveau, 1951. Éditions La Porte du Sud, 1993.

Essais

- *1925 et notre Art*. Éditions de l'Époque, 1925.
- *Regards sur le destin des arts*. Paris E.L.F., 1947, réédition Cercle du Livre, 1952.
- *Œdipes sans énigmes*. Corrèa, Paris 1950.

Romans

- *La Force de vivre*. Livre Mensuel, Paris, 1919. Éditions Porte du Sud, Paris 1990.
- *L'Inconnu sur la ville*. Povolosky et Cie, Paris, 1921.
- *Visages du vice*. Éditions Nouveau Monde, Paris, 1923.
- *Puissance de la foi*. Mercure de France, 1938
- *La Terre et les Miraculées*. La Colombe, 1958. Éditions Porte du Sud, 1994.

Reuves

- *La Revue de l'Époque*, octobre 1919 à mai 1923.
 - *L'Âge nouveau*, fin 1937 à juillet 1939.
- Les deux revues sont fondées à Paris (*L'Âge nouveau* reparaitra de 1948 à 1962 grâce à son épouse, Geneviève Marcello-Fabri)

Fondation

La F.A.T.I., Fédération Africaine des Travailleurs Intellectuels, 1938. Fondée à Alger avec le peintre Augustin Ferrando.

pour ne pas être, dit-il, à la charge de sa famille. Il entre à l'administration des Postes, pour satisfaire cet esprit d'indépendance qui restera la marque de son caractère et de sa vie future. Son besoin de lecture, il le poursuit, toujours aidé par ses anciens professeurs qui admiraient ses qualités intellectuelles. Il écrira d'ailleurs, dans son premier roman, *La Force de vivre* (il venait d'avoir vingt ans), « *Je suis né d'un Père et des Livres* ». Il est, celui qui nomme, et il se nommera lui-même : Marcello-Fabri, pseudonyme en espéranto, cette langue qui se voulait universelle, dans le droit fil de son éthique.

Il est, dès l'adolescence, dans tous les actes qui le fondent, homme d'intuition, comme homme d'action qui, toujours, magnifiera le travail, dans sa vie privée comme dans sa vie littéraire. Il s'y épuisera prématurément.

Il nous laisse une œuvre de dix neuf livres : poésie, théâtre, essais, romans. Sans parler de ses peintures, de ses deux revues fondées à Paris : *La Revue de l'Époque*, en 1919, au 3, rue de la Bourdonnais dans le VII^e arrondissement et *L'Âge nouveau*, en 1937, au 86, rue d'Assas dans le VI^e. Cet ensemble d'ouvrages est d'une architecture complexe, composée à la fois par un musicien, par un peintre, un poète mort à cinquante-six ans, d'où une œuvre inachevée par certains côtés, encourageant le risque d'être jugée parfois contradictoire ou obscure.

Il aimait, par ailleurs, profondément peindre, au point d'avoir songé un moment à ne faire que cela, et, si l'écriture l'a emporté, il a gardé un œil de spécialiste jusque dans ses poèmes. On pourrait lui appliquer cette belle expression du poète Mohammed Dib, parlant de lui-même : qu'il est « *un peintre dévoyé en poésie* ».

Il partageait donc sa vie entre Paris et Alger, mais en 1925, obligé de résoudre des problèmes familiaux, sur les conseils de sa belle famille, il achètera des terres abandonnées et réussira, au prix d'efforts surhumains, à les mettre en valeur. C'est un monstre de travail. Ses seules vacances seront ses maladies. Dans une lettre étonnante à son ami Georges Duhamel, il témoignera de tout ce que le travail manuel aura apporté à son œuvre d'écrivain. De cette vie de colon à laquelle rien ne l'avait préparé, il lui dira : « *J'ai eu à me vaincre sous ce rapport et ce fut à mon sens, la meilleure des leçons de choses.* »

Quant aux revenus, obtenus par la gestion des terres, ils lui permettent de fonder la revue *L'Âge nouveau* et de créer trois prix littéraires qui seront délivrés jusqu'en juillet 1939 où l'on trouve Jean Cocteau et Léon Paul Fargue, entre autres, parmi les membres du jury. Car, pour Marcello-Fabri, penser et agir ainsi, convertir cet argent dans le domaine intellectuel par la création de cette revue, c'est faire du monde extérieur, la métaphore inversée de son monde intérieur « *parce qu'il faut, dit-il, que ce qui vient de la*

matière soit rendu à l'intellect ». Dans le silence, les limites du corps s'abolissent, les conflits intérieurs se dénouent, libérant une énergie créatrice, où le centre de gravité de l'homme est vraiment celui de l'univers. Moments rares mais heureux, où l'écrivain donne aussi sa grâce à la matière qu'il ne considère plus comme inerte, « boue » ou pesanteur. Marcello-Fabri revient alors à la chair de façon tendre, car exceptionnelle, dans son recueil *Notre Dame de la chair*.

Nous sommes confrontés à un homme qui travaille la terre de toutes ses forces, à un poète, un philosophe, un peintre aussi, un mélomane, un romancier, un homme de théâtre, un critique d'art et de toutes pensées sociales et scientifiques de son époque dont il a senti l'irréversible mutation bien avant 1920. C'est un homme en perpétuel devenir, refusant d'être emprisonné dans un mouvement ou une idéologie.

Sa réussite financière lui servira, d'une part à procurer tout le confort possible à ses employés sur ses terres, depuis les dispensaires, en passant par les médicaments, les vêtements gratuits, jusqu'au centre de loisirs avec TSF, cinéma et, d'autre part, la création d'entreprises diversifiées assurant leur avenir.

On ne peut oublier l'homme d'action, l'homme politique par le biais des deux revues fondées à Paris où il se rend souvent, afin de défendre ses

idées, de se confronter au foisonnement culturel parisien entre 1911 et 1939, d'établir des liens, de faire connaître et de diffuser la culture naissante de la France d'Algérie. Il porte en lui un rêve de fraternité, pour lequel il a milité en un parcours singulier, notamment à travers ses deux revues, ainsi qu'une croyance en l'intellectualité, au nom de la conscience. Il crée en 1938, avec son ami le peintre Augustin Ferrando, la F.A.T.I, la Fédération Africaine des Travailleurs Intellectuels, véritable foyer vivant de publications, de colloques et d'expositions...

Un poète vient de naître et son regard va porter maintenant sur les hommes, sur le présent historique, avec cette volonté de promouvoir un monde meilleur.

*« Être né pour laisser un himalaya-d'œuvres
d'où le lyrisme pur eût fait couler cent fleuves.
(...)*

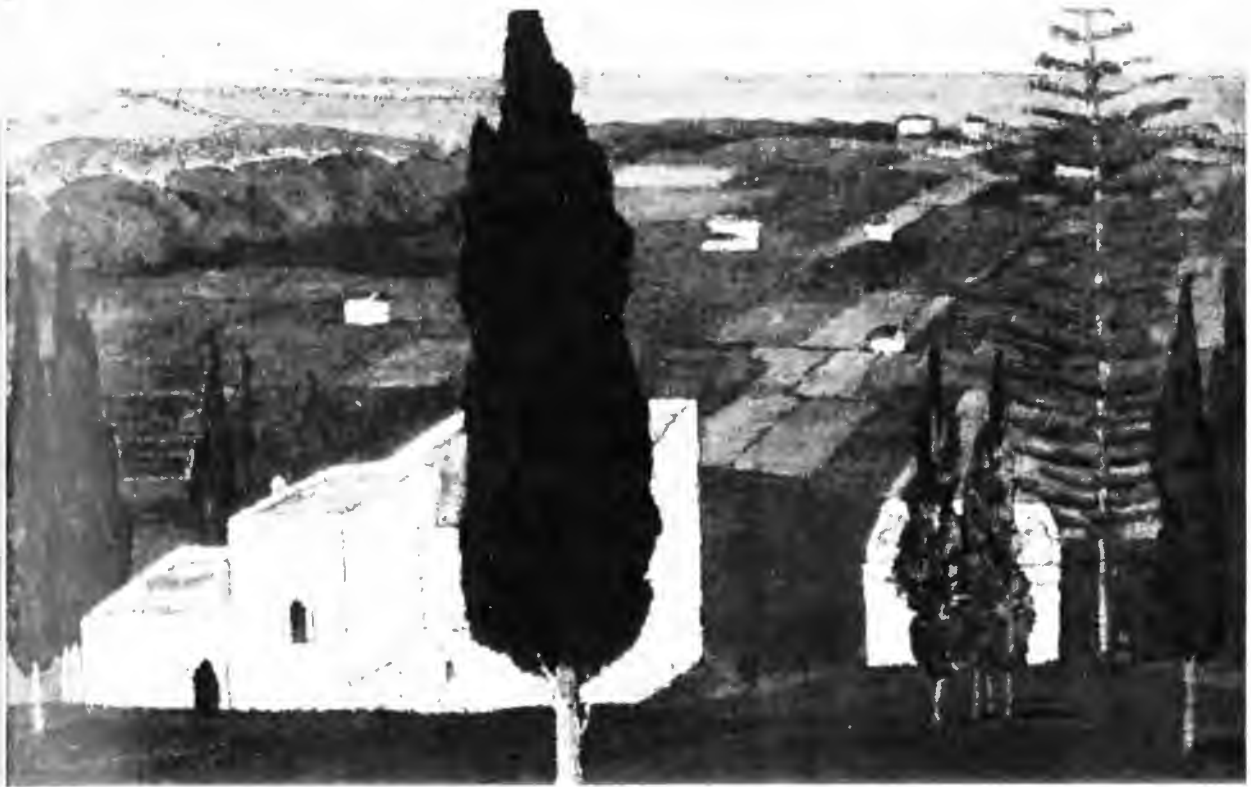
Ab ! rêver d'être dieu.

Et choisir d'être chien

*toi qui n'as pas su désertier pour l'espace
le champ-aride-des-devoirs-quotidiens... »*

(extrait de *Blasphématoire*)

Les Chers esclavages est le quatrième recueil de poésie de Marcello-Fabri. Il recèle des poèmes écrits entre 1913 et 1936. Durant cette période de vingt-quatre années, Marcello-Fabri connaît une vie littéraire particulièrement féconde, créant et animant des revues, écrivant des romans et des pièces de théâtre, ainsi que des essais,



Les Environs d'Alger, toile de Marcello-Fabri.

tel 1925 et notre Art, par lequel il s'efforce à « une mise en ordre théorique et critique ».

Comme en témoigne ce second poème en prose : *Alger le soir*.

« Le ciel était teinté de ce bleu translucide qui n'appartient qu'aux soirées de fin d'été en Algérie... Notre barque marchait ferme, sa grande voile enflée à crever, et le foc tirant sur son amarre qui semblait près de se rompre ; nous filions très vite sur la mer calme, d'un bleu violet, où se jouaient quelques petites vagues plus claires. (...) »

... Encore dans le lointain, Alger-la-Blanche étalait ses maisons pêle-mêle, sans qu'on pût bien distinguer les arêtes

à cette distance, dans le soir finissant qui teignait de rose et de mauve les derniers gradins de ce gigantesque amphithéâtre ; au-dessus, le ciel était d'un bleu tirant sur le vert pâle, de petits nuages y courraient, semblables à des flocons de ouate rose, puis les contours se précisèrent et Alger prit l'apparence d'un immense bloc de marbre dans lequel on aurait taillé des escaliers géants...

... Le soleil à demi caché vers l'Ouest, apparaissait maintenant plus gros et plus rouge. Les maisons supérieures, visibles encore dans le crépuscule, prenaient des teintes de pourpre, tandis que d'autres, plus bas, étaient colorées de violet... Sur les boulevards les premiers feux s'allumaient.

Maintenant, la lune laissait filtrer sur le monde sa clarté douce et faible, comme une pluie d'argent ; et les phares allumaient leurs feux tournants devant et derrière nous ; les vagues étaient plus fortes à l'approche de la jetée, et ce silence, ce calme, cette ondulation, vous berçaient pour vous endormir. »

Marcello-Fabri nous fera partager sa souffrance morale et spirituelle en regard de la Première Guerre mondiale qui sera le tombeau de la civilisation occidentale.

Aussi souhaitait-il en dépeignant la guerre sous ses véritables couleurs de sang et de boue amener un revirement des opinions mais bien plus tard. Car le « plus jamais ça » avait été un vain slogan.

Étant lui-même peintre, il avait un véritable culte pour l'art, comme aussi pour le théâtre, pour les ballets et son livre *La Folie de l'homme* en témoigne fort bien. L'idée de la fusion des arts est absolue, un idéal tout abstrait... une hypothèse légitime... dans une action commune... pour la création de la beauté...

L'art est une mission, non pas un état. C'est sur cette phrase que l'on peut conclure ce rapide survol de la vie et de la personnalité de cet homme à l'esprit ouvert et aux si nombreuses réalisations.

Attaché à la rigueur de la forme et cherchant dans toutes ses créations la perfection, Marcello-Fabri écrivait à propos du théâtre mais aussi de l'art, « *Nous sommes ce que nous sommes, en*

aspirant à beaucoup plus. » Ses amis ont dit aussi à propos d'un tableau, *Le Séminaire de Kouba*, « *Le mouvement de cette danse légère me fait penser aux arabesques musicales de son fils... Tout comme en musique, la ligne de l'arabesque laisse s'échapper le tableau du conditionnement temporel pour devenir support de méditation... fierté de faire partie de ce patrimoine artistique de la France d'Algérie. chacun à sa manière, dans son contexte historique donné, se bat pour en conserver et transmettre la mémoire. »*

Puisqu'il nous faut conclure, le parcours de l'œuvre littéraire de Marcello-Fabri nous a rapprochés du poète, du romancier, de l'essayiste et de l'homme de théâtre. Nous avons aussi rencontré un homme, un homme totalement investi dans une vie de travail, un homme défricheur des terres et des lettres, porté par une morale de l'effort et du dépassement de soi.

Marcello-Fabri a voulu être ce qu'il est devenu. Il s'est construit par lui-même, par ses lectures, par sa quête opiniâtre du sens qu'il voulait donner à sa vie, à la vie. Il devint aussi ce qu'il fut, grâce à l'appui sans réserve de Geneviève, son épouse, qui l'accompagna tout au long de son œuvre et permit à celle-ci de s'accomplir, au-delà même du décès de son auteur le 28 décembre 1945, à Alger. ■

Cet article a reçu l'autorisation des éditions Gazelle et des trois auteurs du livre.

Une herborisation littéraire : *Les feuilles de la sagittaire,* par le docteur Charles Nicolle

Annie Krieger-Krynicky

Le docteur Charles Nicolle (Rouen, 1886 - Tunis, 1936) est mondialement connu pour sa découverte essentielle, en 1914, du lien direct entre le pou et la transmission du typhus, alors qu'il était depuis les années 1904 à la direction de l'Institut Pasteur de Tunis dont il avait demandé la création. Sa phrase est restée célèbre : « *Le jour où les progrès de l'hygiène auront amené la disparition du pou, le typhus ne sera plus sur le globe qu'une maladie historique.* »

Auteur de travaux sur le paludisme et la grippe espagnole, il avait également découvert la toxoplasmose. Il aurait inspiré Georges Duhamel pour les personnages du docteur Sylvain Rude et du docteur Arnauld dans *Tel qu'en lui-même*. Ce médecin, cet homme de science, titulaire du prix Nobel, était aussi un humaniste.



Nov. 6, 76

à mon cousin Henri Roudot
est accompagné de Clécio de

Le promeneur solitaire sur les rives de la Méditerranée fut l'auteur de plusieurs ouvrages littéraires. En 1914, il publia un recueil de nouvelles chez Calmann-Lévy. L'explication du titre *Les feuilles de la Sagittaire* nous est donnée dans le préambule de l'ouvrage avec la précision de l'observateur scientifique et une élégance poétique : « *la sagittaire perce de ses flèches le ruisseau des prairies. Elle pose sur le miroir de légers plateaux, guidant le courant paresseux, s'allégeant de lanières flottantes.* »

Le critique de la *Revue Tunisienne* (1919-1920) salue ainsi le docteur Charles Nicolle : « *Il excelle, à la manière d'Apulée, dans le style des Florides et des Métamorphoses, et avec Lucien de Samosate et le chien d'Alcibiade.* »

Est évoquée ainsi l'ombre d'Apulée, poète néo-platonicien, né à Madaure et mort à Carthage où il s'illustra par ses conférences après avoir vécu à Rome et à Athènes au temps d'Hadrien. Familier des animaux dans ses contes dont le plus fameux, après *Psyché*, est celui de *L'Âne d'or*, qui font partie des *Métamorphoses*, roman de style grec, où le narrateur, Lucius est changé en âne avant d'être délivré par Isis au cours d'une initiation sans doute vécue.

Dans son *Apologie*, Apulée, aussi aventurier que son Lucius, se défendit avec une verve satirique, d'avoir séduit et épousé une riche veuve grâce à des rites de magie.

Dans *La lampe d'argile*, de Charles Nicolle, la magie d'Apulée opère

encore, puisque les dieux classiques de l'Olympe se métamorphosent : Athéna a la chevelure de Méduse et Hermès arbore le vêtement d'une divinité dyonisienne.

« *J'ai rêvé d'Apulée l'autre soir. La lourdeur de l'air chaud pesait sur la mer. Sillonnant le golfe vapoureux, les petites lanternes des pêcheurs semblent les reflets vivants des feux allumés au ciel. Et ma pensée, en quête de pause, vagabonde, glissant parmi les mobiles clartés et s'égarant au lointain de l'horizon ténébreux. Parfois, un frémissement de vie, le bruit sec des filets retombant dans les eaux, ou bien les tardives silhouettes des passants silencieux, rompaient le charme trop jeune et ma raison réveillée accourt en hâte, ainsi qu'au moindre prétexte, un chien familier. Sur ma table, la petite lampe romaine offrait à la clarté d'une autre lampe, son dessin charmant et grossier. J'y voyais la déesse mystérieuse, avec sa robe lâche et plissée, les cheveux couronnés de serpents symboliques et, derrière elle, singulièrement revêtu d'un camail à face de bête, le dieu qui tient le caducée. Son masque mensonger évoquait l'âne des Métamorphoses et j'ai rêvé d'Apulée devant la mer endormie de Carthage auprès de la petite lampe d'argile.* »

Mais Charles Nicolle pousse plus loin ses pérégrinations, jusqu'à l'île de Djerba en évoquant les péripéties mouvementées de son histoire :

« *L'île plane s'éloigne, elle ramasse dans sa fuite ses palmiers espacés ; au-dessus de leur tête plumeuse, comme un panache gigantesque, monte, étrange et*

lointaine, la fumée noire des potiers du village de Gualaca. Nul vent ne chagrine l'âme changeante de la mer. Pareilles sous leurs toisons marines à de dormantes brebis, les roches immergées semblent appeler nos caresses. J'étends ma main sur elles. L'eau tiède l'accueille, l'environne ; elle me pénètre, me comprend et je me souviens mieux et je revis mes illusions passées.

Que de fois, mon âme, sur le même et lumineux écran où ma pensée court sauvage et débridée, j'ai deviné ta face et j'ai cru te saisir. Mais ton image vagabonde s'échappait en glissant ou bien se perdait dans les flots. Tourne tes yeux enfin présents, ma prisonnière. Vois ces mahonnères qui nous croisent. De l'aube au soir, leur va-et-vient

perpétuel unit la rouge falaise du continent vers le port insulaire, couché dans le creux des sables. Des chameaux accroupis haussent, par-dessus le bordage, leur mufle guindé et ridicule ; au fond des cales, s'entassaient nomades et troupeaux. Les femmes poussent des cris et s'agitent ; insensibles, les hommes regardent loin devant eux. Une chèvre est perchée à la proue. Déjà, le jarret tendu, elle s'apprête à sauter sur la berge, les moutons suivront, roulant en masses confuses. Puis, impassibles, sortirent l'un après l'autre les chameaux.

Cette autre nef immobile porte les poteries roulées comme des crânes... moins rapides – on dirait des guerriers au tournoi – les tridents allongés sur les flancs.



Les gargoulettes de Djerba (Tunisie Encyclopédie, 1944).

Ceinturées d'éponges lumineuses, de longues barques courent au fil des eaux... Dans toutes, mouvantes, s'agitent des tortues ; voir leurs têtes plates, lourdes paupières avec la corne de leur bec, et celle-là, dont le cou tranché éclabousse la mer d'un flot rouge.

Vers tes pêcheries, El Afjim, nous avançons à la perche sur la mince épaisseur des eaux...

Des baies de palmes cloisonnent la mer. Nous approchons.

J'ai pris les mains d'Ham Saïd dans les miennes. De nouveau, je les presse. Elles sont fraîches, rugueuses et toutes mouillées des embruns ; la morsure journalière des vagues a flétri les ongles et déformé les doigts ; elles semblent de noueuses racines, ces mains de pêcheur.

Brun et hâlé et le visage avec des yeux étranges aux paupières noircies par le khol, face à la fois de vieille femme et de corsaire sous le turban. Une vareuse bleue achève l'illusion belliqueuse, ses pieds sont nus. Il me sourit de ses dents jaunes écartées et je lui parle. Je cherche dans ma mémoire ces choses qu'il m'a dites autrefois. J'en retrouve de puériles et de sentencieuses. Habib les traduit. Ham Saïd approuve. Ses fils attentifs et que ne retient pas la manœuvre, écoutent ses discours brisés.

La barque frôle les palmes. Je distingue leurs pieds piqués dans le sable. Lentement nous glissons le long de l'adroite barrière que suit le poisson imbécile, nageant vers la chambre de la mort. Ham Saïd s'est levé, les doigts de ses fils agrippent les haies ; la barque s'arrête. Du bout de son crochet, le vieux pêcheur

fouille le parc aquatique. Il en sort la vaste cage d'osier barbelée, desserre les liens qui la ferment et il la penche sur un seau. Un flot argenté s'en coule avec une splendide abondance. Le vivant métal s'agite et scintille sous les feux du soleil plus bas. Mais comme nous devons pousser plus loin, et que nos yeux se sont assez égayés du spectacle, sur un signe de moi, le barbaresque renverse le peuple marin dans la nasse. Il la ferme et par-dessus le bord, soigneusement, il la replonge dans la mer. La moisson sera plus riche demain. »

Ainsi se termina la pêche à El Adjiin du docteur Nicolle qui reprit le fil de ses rêveries et de ses recherches. ■

Parmi ses œuvres :

- **Le Pâtissier de Bellone**, 1913.
- **Un recueil de nouvelles** : *Les Feuilles de la Sagittaire*, 1914 ; *La Narquoise*, 1922 ; *Les Menus plaisirs de l'ennui*, 1924 ; *Les contes de Marmouse*, 1927-1930.
- Quelques ouvrages également sur la responsabilité de la médecine sur la destinée humaine au sens le plus large.
- En 1929, il écrit **Lettre aux sourds**. Cette lettre sera reprise par la *Revue des mutilés de l'oreille* en mars 1929, par la *Revue normande* en juillet 1929 et publiée à Tunis aux éditions Aloccio.

Bibliographie :

- **Cahiers d'Afrique du Nord**, n° 2, « Biographie de Charles Nicolle », par Odette Goinard, d'après le texte de Régine Avignon.
- **Georges Duhamel, Tel qu'en lui-même**. Le Livre illustré, 1936.

Fanny Colonna : Le Meunier, les Moines et le Bandit

Évelyne Caduc

Par quel tour de magie une sociologue, réfractaire par nature à toute reconstruction biographique – cette « illusion » que dénonçait Bourdieu – parvient-elle à donner à voir un personnage aussi puissant que ce meunier, Baptiste Capeletti, un marginal, un Européen ensablé, italien ou français... ou bien tout simplement un Algérien puisqu'à l'exception de quelques années, durant la guerre de 1914, il aura toujours vécu en Algérie ?

Avant de mourir plus que centenaire, en 1978, sur la colline de Saint-Augustin, près de la ville maintenant appelée Annaba, Baptiste aura été en relation avec un bandit d'honneur et quelques moines et toute une population d'anonymes vivant dans les Aurès.

Pour Fanny Colonna son profil perdu a surgi un jour d'une des dernières publications de Germaine Tillion, partie à l'écoute des gens du pays chawi où Baptiste faisait « le meilleur pain de blé dur de tout le continent ». Mais, à cette époque, il avait déjà découvert depuis longtemps une mine de vestiges du paléolithique dans une grotte dont il extrayait le guano si précieux pour la culture du palmier-dattier. Il s'en était ouvert à un jeune géologue, Robert Laffitte, qui avait immédiatement fait connaître la découverte au Musée de l'homme. Et c'est ainsi que Fanny Colonna a retrouvé sa trace sur le chemin de la première expédition ethnographique française en Algérie conduite par Thérèse Rivière en 1935. D'autres travaux scientifiques et les archives des Pères Blancs lui auront apporté d'autres informations.

Mais ce sont les récits des anciens, rencontrés au cours des trois voyages qu'elle a faits dans les Aurès entre 2003 et 2006 qui auront ajouté au personnage la chaleur et le frémissement de la vie. À travers les témoignages, glanés au hasard de rencontres, préparées ou non, Fanny Colonna aura découvert la belle entente qui a lié Baptiste Capeletti à Hmama, sa colombe chawia, auprès de qui il a dormi main dans la main jusqu'à ce qu'un membre de la tribu puis la mort la lui prennent.

Mais des questions demeurent, tant le personnage est complexe. Comment a-t-il fait alliance avec Hmama alors qu'il était déjà marié et père d'un garçon nommé Chérif ? Était-il ou non tenu à l'écart par la tribu des Aoulad Abdi à laquelle appartenait Hmama ? Incroyant, vivant avec une musulmane, si loin, si proche des moines

fermiers, aurait-il été mis à l'écart des autres Européens résidant dans les parages ? Quel lien avait-il réellement avec le bandit d'honneur Messa'oud ben Zemat, de vingt ans son cadet et dont on continue de chanter les exploits de redresseur de torts dans ces montagnes ? Était-il son ami, son complice, ou bien l'accueillait-il simplement un peu plus souvent qu'un hôte de passage ? Il aurait eu une dette envers lui : le bandit n'aurait-il pas protégé la compagne et le fils de Baptiste durant la grande guerre, à laquelle le meunier avait dû participer dans les Balkans ?

À mesure qu'elle progresse dans son enquête Fanny Colonna remarque que *« plus la moisson avait été riche, plus il y avait de variantes d'une performance à l'autre, comme dans un conte »*. Elle en joue avec humour et elle laisse côte à côte leurs explications contradictoires puisque *« ce sont les silences et les variantes qu'il faut interroger pour avancer, non pas vers une "vérité" dont ni la mémoire, ni la science, ni la fiction n'ont à faire, mais vers la complexité d'un destin qui ne dit pas les résistances, les souffrances qui étaient en jeu dans tous ces choix hasardeux »*. Et elle constate finalement que *« cette invention de soi est la réussite plus séduisante de Baptiste »*.

Inventeur d'un site préhistorique, ingénieur ou rebouteux, bâtisseur de moulins ou guérisseur dans les mechtas, Baptiste a « la main en or », avec l'intelligence industrielle

qui va avec. Mais il est aussi poète pour dire l'horreur de la guerre, la puissance de la nature, la lumière d'un ciel au petit matin et aussi sa solitude. Et c'est à un père Blanc qu'il confie ses poèmes.

De Baptiste, chacun n'a donc qu'une connaissance partielle et Fanny Colonna prend soin de maintenir toujours un flottement entre ces fragments de vérité dans un effet de « tremblé » qui lui est propre. Mais, réfractaire à la fiction, c'est en fait un passionnant « roman des possibles » qu'elle nous donne à lire et qui constitue, comme elle le souhaitait dans son préambule, *« une entrée privilégiée pour parler de cette relation charnelle, physique, que des personnes venues d'horizons divers ont tissée, au cours de leur vie, avec un morceau d'Algérie, dans laquelle ils avaient été propulsés par des hasards multiples. »* Un roman où la rigueur de la démarche scientifique sait se teinter d'humour et de poésie. On y suit son auteur, alertée par la forme d'une pierre et l'on cueille en chemin une odeur de feu sur un *kanoûn*, la couleur d'un ciel bleu vif, « sans repentir » dit-elle, et des vies d'hommes et de femmes dans leur métier ou leurs occupations de montagnards-conteurs d'histoires en forme d'énigmes ou paysans, « courtisanes expertes en poésie », jeteuses de sorts ou mères de famille, tous habitants d'un pays rude où aura vécu, intégré à sa façon, à la fois dedans et dehors, Baptiste le meunier. ■

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Paul et Kader

Norbert Multeau, éditions Télémaque, roman.

Deux amis, un musulman et un Français vivent à Rimbaud, petit village à soixante kilomètres d'Alger. La vie est assez misérable mais plutôt pittoresque et les personnages assez hauts en couleurs.

Les 10 000 villages de Delouvrier

Général Maurice Faivre, éditions L'Esprit du livre, 20 €.

Paul Delouvrier, délégué général de l'Algérie, a conduit, à partir de 1959, une politique de regroupement des populations musulmanes. Mille villages sont créés « pour contribuer au progrès social et économique de la population algérienne et à la soustraire à la propagande et aux exactions du FLN ». Cette opération était aussi destinée à permettre de pourchasser les bandes sans risquer de dommages dans la population. Plus de deux millions de personnes ont été ainsi mises à l'abri.

Commando Georges et l'Algérie d'après

Lieutenant Colonel Armand Benesis de Rotrou, préface du général Maurice Faivre, éditions Dualpha, 38 €.

Le célèbre commando, composé d'anciens fellagha ralliés aux Français et désireux de contrer les exactions de leurs anciens amis. C'est un témoignage poignant qui est raconté ici et l'auteur dit son amer-

tume de l'abandon des fidèles qui ont souvent payé de leur vie leur action.

Récits et lettres d'Indochine et du Vietnam 1927-1957

Jean de Pichon, éditions Les Indes savantes.

Témoignage très complet sur une période très importante de l'armée française.

Les quatre guerres d'un spahi, le colonel Bébéar

Claude Girard, éditions de l'Officine.

Véritable héros de légende, le colonel participe à l'assaut, au Maroc, au cours duquel Bournazel trouve la mort en 1933. Plus tard, en mai 1944, en montant au Garigliano, il est grièvement blessé et perd un œil. En mai 1954, il combat au Tonkin et est encore blessé. De 1955 à 1957 il est sur la frontière algéro-marocaine où il mène une charge à cheval. Sorte d'épopée héroïque, sa vie est une sorte de chanson de geste à citer en exemple à toutes les promotions d'officiers.

Raison d'État

Bernard Bachelot, préface de Michel Albert, L'Harmattan, 16,50 €.

L'auteur raconte l'histoire de la tentative de Louis XIV d'installer une base militaire en « Barbarie » en 1664 et qui se soldait par un désastre et l'on avait cherché un responsable.



Alger, le square Bresson (dessin de Charles Brouty).